

Quelle empoignade ce festival Nyansapo, que d'amalgames, que de rejet !

De quoi s'agit-il ? Le Nyansapo est un festival européen féministe noir, qui cette année se déroulera à Paris du 28 au 30 juillet. Son slogan « Don't agonize, Organize ! » « Cessez d'agoniser, organisez », où comment se saisir de sa propre destinée sans la subir. Ce festival comprendra quatre espaces dont un mixte, un réservé aux femmes noires, un aux femmes racisées, un aux personnes noires.



rangs de personnes se proclamant féministes elles-mêmes, féministes qui ne peuvent avoir oublié à quel point cette parole « entre soi » leur a été utile. L'utilité de cette non mixité hier est la même aujourd'hui, déplacée sur d'autres champs.

Car il s'agit bien de ça : le droit de s'exprimer librement, par et pour soi, devenir un être agissant et non plus subissant. Il s'agit d'empowerment - capacitation en français - défini comme un processus dans lequel des individus et des groupes agissent pour gagner la maîtrise de leurs vies et donc pour acquérir un plus grand contrôle sur les décisions et les actions dans le contexte de changement de leur environnement social et politique.

Oui, il est aisé de comprendre que certaines femmes puissent ne pas se reconnaître totalement dans les mouvements féministes historiques portées par des femmes blanches, hétérosexuelles, éduquées et issues de classes moyennes supérieures. Oui, le féminisme intersectionnel est un outil d'analyse intéressant qui croise sexe, genre, classe sociale, couleur de peau, orientation sexuelle. Oui, il existe un féminisme racisé qui ne se reconnaît ni dans les mouvements féministes ni dans les mouvements antiracistes. Ces femmes racisées qui veulent échanger entre elles aujourd'hui jouent un rôle utile pour essayer de sortir le féminisme de certains de ses angles morts, comme hier les lesbiennes ont nourri les réflexions du mouvement féministe. Requestionner et réinventer le féminisme n'est pas tout remettre en cause : ces

fait d'être noir.e et/ou racisé.e.

Par contre, le plus difficile à comprendre est la foudre issue des

féministes sont aussi les héritières de ce mouvement de libération et enrichiront les luttes de toutes les femmes.

Oui à des espaces de parole réservés aux femmes racisées, mais attention à ce que la couleur de peau ne nie pas ou ne dépasse pas le fait d'être femme et appartenant à une classe sociale dominée. Soyons vigilantes à ne pas nous diluer en tant que femmes par loyauté à un groupe d'appartenance : par exemple au point de nous retrouver entre femmes noires soumises aux hommes noirs, lesbiennes noyées dans un monde homosexuel dominé par les hommes...

Par dessus tout, qui que nous soyons, restons toujours vigilantes à ne pas fuir une oppression pour en subir une autre sur un mode pseudo-volontaire. Ne nous divisons pas, nous, femmes, prises au piège de conflits de loyauté : par exemple femme noire n'osant pas dénoncer les violences d'un mari noir pour ne pas renforcer un racisme déjà bien ancré dans la société. Notre union est notre force, quand tant voudrait nous voir affaiblies par nos désunions.

Mais surtout soyons optimistes, parce qu'« on le vaut bien » : se retrouver autour de nos dénominateurs communs libère la parole et la parole permet d'avancer en tant qu'individu et en tant que groupe.

Nous sommes chacune un puzzle composé de plusieurs pièces liées à nos origines socio-culturelles, notre niveau d'étude, notre emploi, notre sexe, notre couleur de peau, notre religion ou absence de religion, notre orientation sexuelle, notre lieu de vie... chacune avec notre expérience personnelle. Mais notre force est notre plus grand dénominateur commun : vivre dans toutes ses spécificités le fait d'être des femmes.

Femmes de toutes appartenances, que convergent nos luttes, sans en invisibiliser aucune !

C'est là que la polémique commence entre celles et ceux qui s'offusquent d'une telle outrecuidance et les autres qui rappellent que les féministes ont toujours revendiqué des espaces non mixtes femmes /hommes. Très vite des amalgames ont été faits, mêlant sans aucune vigilance ou au contraire volonté délibérée de nuire, le fait d'être racisé.e, religion - évidemment islam -, sécurité, c'est-à-dire le cocktail favori de ce début de XXIe siècle. Et comme assigner est toujours animé par la volonté de rabaisser, l'arroseur a été arrosé : le festival est maintenu et a bénéficié d'une incroyable publicité... il aura permis, entre les lignes parfois dégoulinantes d'intolérance, quelques débats dans un monde apeuré.

Pourquoi pour nous, au FIT, la démarche de ce festival ne choque pas? D'abord parce que les jeunes noires que nous hébergeons expriment elles aussi leur besoin de parler entre elles. Ensuite parce que ce festival ne cherche à discriminer personne dans son droit à l'éducation, à la santé, au logement, à l'emploi, à la sécurité... Il s'agit simplement de personnes souhaitant échanger compte tenu d'une appartenance et d'une expérience communes, dans le cas de ce festival, le

Sororité, j'écris ton nom



La devise républicaine est « liberté égalité fraternité », inscrite sur les frontons des bâtiments publics, notamment mairies et écoles, maisons des citoyens, des déclarations et célébrations des grands moments d'une vie et lieux de l'apprentissage des savoir-être et savoir-faire.

La liberté et l'égalité sont des concepts de droit : la liberté de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui et l'égalité des droits. L'article 1^{er} de la déclaration des droits de l'Homme affirme que « les citoyens naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». A ces deux termes s'ajoute la fraternité, c'est-à-dire la reconnaissance de l'autre comme son alter ego, son « frère ».

« Citoyens », « droits de l'Homme », « fraternité » sont les termes issus de la Révolution française qui fut un progrès social pour le plus grand nombre... sauf pour les femmes, accessoirement la moitié de la population. Cette Révolution qui ne donna en effet aucun droit de vote aux femmes : Olympe de Gouges et sa « déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » ne fut pas entendue. Ce masculin s'érige comme incarnant l'universel alors qu'il ne représente que la moitié de l'humanité. Comment oser très tranquillement parler de « liberté » et d'« égalité » en ne l'exprimant qu'au masculin, sauf à justement signifier que le pouvoir est détenu par les hommes : pouvoir politique, matériel, moral et symbolique ?

En contre-point, affirmer la sororité :

- c'est affirmer que le masculin n'est pas l'incarnation de l'universel et que le féminin n'est pas un sous-ensemble de l'universel ;
- c'est affirmer que le féminin n'est pas à mettre sous la coupe du masculin, et que le masculin ne l'emporte pas sur le féminin comme l'affirmait le grammairien Vaugelas ;
- c'est affirmer que l'ordre du monde n'est pas le désordre de l'inégalité et de la soumission, mais l'ordre par l'égalité et la liberté.

Car c'est bien de cela dont il s'agit : contrarier le masculin universel c'est affirmer le féminin et rappeler la capacité matérielle, politique mais aussi symbolique des femmes à s'émanciper des hommes au point d'exiger d'être nommées, incarnées dans un monde paritaire, c'est refuser le masculin neutre, qui neutralise le féminin, invisibilise concrètement les femmes. S'émanciper c'est ne pas accepter le fait que les femmes soient englobées dans un tout masculin au titre d'une incarnation de l'universalisme, c'est ne pas dépendre d'un ou des hommes matériellement et moralement, c'est être une femme debout, nommée comme telle, en toute altérité avec les hommes, sans se soumettre et sans chercher à dominer. La sororité c'est affirmer de vivre une appartenance complète au monde, c'est se vivre pleinement membre de la collectivité humaine et être reconnue comme tel. Et pour être plus précise et juste, il ne s'agit pas pour les femmes de s'émanciper des hommes, car ce serait encore prendre les hommes pour référence, mais s'affirmer dans notre complète autonomie. C'est à deux catégories d'être que nous devons aspirer, les femmes et les hommes, libres et égaux, en attendant l'éventuel avènement d'un abandon de l'assignation de chaque individu à un sexe pour vivre pleinement un genre choisi et non subi.

De toutes les postures traditionnellement attribuées aux femmes – épouses, mères, sœurs ou filles – la sœur est la moins visible :

- les épouses sont mariées aux hommes, sauf depuis peu en droit français,
- les mères, attendues pour prendre soin de leurs enfants avant toute chose,
- les filles forcément de leurs parents,
- mais aussi la femme que l'on veut rabaisser au statut d'enfant lorsqu'on l'invective par un « hé, les filles ! » (dit-on « hé les fils » ?).

Qui est la sœur parmi ces femmes multi-profilés ?

- la sœur inscrite dans une fratrie. Mais dit-on sororité lorsqu'il ne s'agit que de sœurs dans une famille, alors même que l'on dit fratrie ?
- la « bonne sœur » au couvent ?
- la sœur pendant du frère musulman ?

On s'interroge bien peu lorsque des médecins ou des avocats se congratulent à coup de « fraternellement vôtre » pour sceller leur soutien mutuel, leur appartenance à un groupe qui se distingue des autres, ou lorsqu'il s'agit de la fraternité en franc-maçonnerie... alors même qu'il s'agit parfois de femmes entre elles !

La sororité se propose comme un concept prenant acte des difficultés particulières,

historiques, qui sont celles des femmes, affirmant à la fois l'union et la désunion, à la fois le soi et le réfléchi, l'amour, la connivence des femmes entre elles, et leurs conflits nécessaires.

La sororité est clairement inscrite dans le féminisme incarné par un choix d'affinités culturelle, philosophique, politique. Au-delà du seul sexe féminin, la sororité est une alliance féministe des femmes sans frontières d'origine, de classe, de couleur de peau, de langue, d'âge et de sexualité, unies par leur expérience commune de l'oppression sous toutes ses formes, des plus dissimulées et insidieuses aux plus répressives et violentes : c'est la solidarité entre femmes, non pas contre les hommes mais pour les intérêts des femmes.

La mise en crise de la fraternité pourrait permettre enfin d'en casser la pseudo universalité pour voir exister la sororité, et enfin, pour aller plus loin encore, l'éclatement des deux concepts pour faire émerger un concept universaliste comme l'adelphité.

Mais quitte à mettre en crise la fraternité par l'émergence de la sororité, pourquoi ne pas aller plus loin en re-questionnant la légitimité de l'assignation de chaque individu à un sexe biologique binaire femme ou homme à la naissance ? En même temps, passer par une représentation binaire a l'avantage de constater le non universalisme de la fraternité. L'émergence du genre neutre pourrait-elle résoudre la domination ? Se pose alors la question de ce que représentent, au-delà de l'ancrage biologique, les notions de sororité et de fraternité ? Quelle interchangeabilité peut-on envisager des qualités fraternelles et sororielles entre femmes et hommes ? La langue anglaise propose trois genres en grammaire : le masculin, le féminin, et le neutre. En matière de féminisme post moderne, après la féminisation des termes, pourquoi pas l'émergence du genre neutre ? Peut-être qu'en langue française les préfixes et suffixes neutres sont à inventer pour dépasser le genre masculin qui se veut faussement neutre et universaliste.

La sororité permet aux femmes de décider par et pour elles-mêmes : si elles peuvent décider pour elles-mêmes, elles pourront décider pour les hommes, et c'est bien ce que craint l'autre partie de l'humanité : l'autonomie des femmes. Et pourtant, sans autonomie des femmes, impossible égalité.

Le chiffre 38,65 %

La nouvelle composition de l'Assemblée Nationale issue des urnes, même si celles-ci n'étaient hélas remplies qu'à moins de la moitié, est marquée par une hausse des femmes élues.

Depuis la V^e République instaurée en 1958, l'hémicycle est passé de 8 femmes à 223 sur 577 sièges ! Il aura fallu 60 ans et 15 mandatures pour que la part des femmes passe de 1,4 % à 38,65 % (contre 22 % en moyenne dans les assemblées parlementaires dans le monde, et 26,9 % lors des élections de 2012). La parité est encore loin, mais le progrès réel. Mais pour autant ne soyons pas naïves : nous devons

ce progrès non pas à la révolution des uns, ou l'insoumission des autres, ni aux bonds des uns ou écroulements des autres : nous devons ce progrès surtout aux contraintes par la loi sur le non-cumul des mandats et le doublement des pénalités financières en cas de non-respect de la parité des candidatures. Le droit sera toujours un levier puissant pour accélérer le changement des pratiques. Regrettons seulement que « la loi favorise l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives » (article 3 de la Constitution) et n'impose pas purement et simplement la parité.

En bref

La fête du FIT c'est le 6 juillet au FIT et elle sera placée sous le signe des vacances.

Notre association a été élue à l'unanimité au conseil d'administration de la régie de quartier Paris centre qui réalise un travail remarquable en termes d'insertion professionnelle et de lien social.

Et voilà, après 7 ans d'une collaboration exceptionnelle, Louise Miragliese est partie vers de nouvelles aventures professionnelles. Au milieu de la fête, beaucoup de larmes des résidentes, de



ses collègues, des témoignages dits avec la voix qui tremble et Louise égale à elle-même qui a un mot pour chacune et pour nous en plus un pin's « FIT for ever ».

« Je suis arrivée p'tite mousse je pars matelotte », bon vent capitaine et sans doute à très vite ! Découvrez-la dans le portrait.

Message de Louise aux résidentes :

*À la pêche au bonheur,
Prends ta pelle, ton seau,
ne crains pas petite soeur
de te prendre un râteau
À la pêche au bonheur
De tes mains petite soeur,
cueilles les fruits les plus haut.*

Chanson « La Pêche Au Bonheur »
de Chloé Lacan

Sexisme ordinaire

Gabriela raconte : « Je prends des notes dans le cadre d'un atelier. L'un de mes collègues me dit « tes notes sont bien, je pourrai présenter nos travaux, je suis doué pour ça »... Evidemment, les femmes sont douées pour prendre des notes dans

l'ombre et les hommes pour les présenter à la lumière devant l'assemblée. Le terme « secrétaire » n'est pas majoritairement au féminin et un emploi féminin pour rien. Même s'il faut en finir avec la dévalorisation systématique des emplois

majoritairement occupé par les femmes, force est de constater que les secrétaires sont dans le secteur tertiaire en général les moins bien rémunérées, malgré leurs compétences.

Portrait



La parole à Louise MIRAGLIESE, éducatrice spécialisée

Déjà sept ans que je travaille au FIT !! Je ne réalise pas que c'est mon dernier jour, j'ai vidé mon bureau... Hier, on a fait une fête avec les résidentes et

toute l'équipe : un moment très émouvant et difficile. Quand j'ai poussé la porte du FIT, c'était pour un entretien pour un stage, c'est Marie Cervetti la directrice du FIT qui m'a reçue en entretien et un vrai coup de cœur réciproque a opéré entre nous. Elle, pour mon expérience universitaire et engagée, moi, pour sa personnalité et la structure. J'ai rapidement trouvé ma place dans cette

équipe... Huit mois plus tard à la fin de mon stage, c'était plus qu'une évidence de poursuivre ce que nous avons engagé ensemble. J'ai été très heureuse qu'on me propose de rester ! C'est ce à quoi j'avais toujours aspiré et travaillé. En effet, j'avais fait un Master de Développement Social à Montpellier où j'ai travaillé avec des femmes victimes de violences dans le cadre de l'insertion professionnelle.

Je n'avais que 23 ans. J'ai voulu aller chercher une légitimité sur le terrain, avoir une expérience dans l'accompagnement social des femmes victimes de violences. J'ai toujours été très sensible aux Droits des femmes, c'est quelque chose qui s'est imposé très tôt dans mes études. J'ai fait des études plutôt classiques notamment une licence de philosophie, il était toujours question de l'homme, de la grandeur de l'homme, de la pensée de l'homme.

J'ai eu une espèce de trop plein, je ne me suis pas retrouvée, cette inégalité de transmission de savoir m'a paru trop forte et m'a finalement dérangée voire agacée. Naturellement, j'ai consulté des auteures femmes, des penseuses femmes, des écrivaines.

Je me suis nourrie d'un militantisme féministe sans véritablement me rendre compte, puis la question des violences m'est apparue et m'apparaît aujourd'hui encore comme le paroxysme de la domination masculine.

Les luttes féministes ont porté de grands combats dont celles contre les violences masculines et pour moi les violences c'est toujours le combat à gagner par nos générations.

Dans cette équipe nous nous sommes très vite inscrites dans un réseau d'associations militantes. On a élaboré ensemble une pratique sociale féministe militante.

On l'assume car c'est un engagement qu'on a pensé, qu'on a construit, qu'on a défendu à la fois auprès des partenaires, des écoles du travail social et des pouvoirs publics.

On a porté de nombreux projets, fait des manifestations pour les Droits des femmes, pour la défense de l'avortement en Europe, contre l'excision, le viol, l'homophobie etc. ... toujours avec les mobilisations de quelques résidentes.

En 2012, notre film « On prend la Campagne » nous a fait connaître des médias, l'arrivée du Ministère des Droits des Femmes et le fait que la ministre Najat Vallaud-Belkacem vienne nous visiter nous a permis de pointer l'invisibilité des violences contre les jeunes femmes puis de nous exprimer au sein du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes.

Cette équipe n'a cessé de monter en compétence. On a développé une expertise, on a réfléchi à nos pratiques. on a affiné nos statistiques et on a pu médiatiser notamment par notre film « Ni un destin Ni une fatalité » la stratégie des agresseurs, les mécanismes des violences, leurs conséquences sur les victimes à partir des expériences douloureuses des résidentes.

Au fur et à mesure le FIT est apparu comme un lieu d'expertise et on a été sollicitées pour former sur la question des violences. Ce qui m'a plu au FIT c'est de requalifier ce que les jeunes femmes avaient vécu, ne pas les considérer exclusivement comme des victimes mais aussi comme des femmes fortes, des guerrières, des survivantes, des femmes qui avaient déjà dit non !!

Je garderai ça du FIT et dans tout travail social. Il est plus intéressant de travailler sur le potentiel que sur leurs difficultés même s'il va falloir en parler, les aider à les surmonter et ne pas les réduire à ces violences. Ça m'a toujours tenu à cœur !

Ce que j'aime aussi au FIT c'est qu'il n'y a ni position supérieure, ni position inférieure entre les salarié.es et les résidentes que nous considérons comme les personnes libres, intelligentes, des femmes à part entière qu'elles sont.

Le FIT est un lieu bienveillant, de partage, où l'on s'adresse de manière respectueuse, où l'on ne parle pas plus haut que les autres.

C'est aussi un lieu où les salarié.e.s peuvent se former. J'ai repris des études, il y a deux ans pour un Master de recherche sur la question de l'intervention sociale auprès de femmes victimes de violences en partant d'une position de praticienne chercheuse.

Je me suis beaucoup appuyée sur les connaissances acquises au FIT, les constats, les besoins, les incohérences mais aussi les avancées, ce qui fonctionne, ce qu'on a expérimenté dans une volonté de formaliser la question des violences qui reste encore très en marge du travail social.

Le but est de faire émerger des pratiques, des expérimentations, des voies nouvelles et surtout de sensibiliser sur les violences faites aux femmes.

Quand on m'a proposé à un poste de formatrice et de transmettre mon

expertise sur les violences j'étais dans un vrai dilemme : à la fois car c'est une opportunité rare à mon âge, et de l'autre côté quitter plus qu'un travail, une famille. Une décision déchirante.

Je pars avec des images que je n'effacerai sans doute jamais : tous nos moments de revendications, la rencontre avec le Président de la République, la visite de l'Élysée, les réunions au ministère des Droits des femmes, l'accompagnement individuel avec les jeunes femmes, les moments festifs inoubliables. Tout défile comme dans un film.

Le FIT a été au-delà d'une expérience professionnelle, une aventure humaine, politique, féministe très importante, J'ai toujours considéré le FIT comme une deuxième maison tout simplement parce que des femmes y vivent. On pourrait imaginer que derrière les murs du FIT l'ambiance est dure mais à l'inverse l'ambiance est apaisante.

Avec mes collègues, on a tellement partagé des instants forts ensemble, travaillé de manière unie qu'on finit par considérer ses collègues comme des membres de sa famille.

Avec les résidentes, nous avons cette attention de reconstruire les jeunes femmes mais je dirais que le FIT m'a construite et je remercie toutes les univers'elles que j'ai rencontrées sur mon chemin.

Ces propos ont été recueillis par Kadia Dagiana, membre du conseil d'administration